

**Pierre Durel
(1903 - 1990) ***

par Michel VALENTIN **



* Eloge prononcé lors de la séance du 23 mars 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 52, rue de Garches, 92210 Saint-Cloud.

En prenant la parole, presque instinctivement je me tourne vers le fond de la salle, par où tant de fois au début de ces séances nous avons vu arriver Pierre Durel, de son pas un peu traînant, avec son regard si clair évoquant sa Normandie natale. Discrètement, il s'installait au bout de la table, attentif à la tâche qu'il remplissait si bien, doucement impératif lorsqu'il réclamait un texte aux orateurs oublieux. Pendant des années, sans que beaucoup s'en doutent, il a été l'âme de la Société, le témoin de ses travaux, l'infatigable et scrupuleux rédacteur de sa revue. N'ayant pas l'ambition des titres, voyant avec humour se résoudre les difficultés prétendues insolubles, gestionnaire inattaquable, correcteur parfois intransigeant, il achevait dans cette tâche bénévole et envahissante une carrière d'homme de science simple, et pourtant de premier plan, il faut le dire, car trop l'ignorent en France, mais non à l'Etranger où son rayonnement était important, exceptionnel parfois.

Pierre Durel était né au Havre le 21 septembre 1903. La situation de son père était liée aux constructions portuaires, ainsi la tradition familiale alliait les choses maritimes à une robuste chronique huguenote et normande à la fois. Après ses études secondaires, il fit sa médecine à Paris, d'abord externe, puis de 1929 à 1931 interne provisoire. Il fut très influencé par l'un de ses patrons qui n'était autre que Babinski : à propos du grand neurologue et de son frère le gastronome, il aimait raconter avec verve les histoires les plus extraordinaires.

Mais il eu aussi d'autres très grands patrons. Les premiers services de cliniques chirurgicale et médicale où il commença la vie hospitalière furent ceux d'Hartmann et de Vidal, qu'aucun de leurs stagiaires ne peuvent oublier. Puis comme externe, Pierre Durel se trouva chez le charmant chirurgien Georges Labey, chez Teissier, chez Lesné, chez Paul Halbron dont j'ai eu la chance de connaître plus tard, moi aussi, "l'affectueuse sympathie et les bons conseils si utiles" qu'il se plaisait à évoquer. Il fut enfin l'externe de Milian, dont l'influence allait être profonde, puisqu'il devait être, comme il l'a écrit, "son premier maître en vénéréologie". Nous avons vu qu'il fut alors l'interne de Babinski. Là aussi ensuite, dans ses deuxième et troisième années d'internat provisoire. Il servit, "avec zèle, exactitude et subordination" selon la formule antique qui demeurait encore de rigueur dans ce temps à l'Assistance Publique, des patrons de tout premier plan, tels Vaquez et Henri Bénard. Interne de Saint-Lazare, il eut comme chefs de service entre autres Lévy-Bing et Clément Simon qui, dans cette maison un peu en dehors des hôpitaux officiels, furent de très grands dermato-vénéréologues et syphiligraphes. Enfin il fut l'élève de Lucien Camus, de l'Académie de Médecine, directeur du Laboratoire de contrôle des médicaments antisiphilitiques et de plus directeur du Laboratoire et de l'Institut de Vaccine, qui le prit comme préparateur à l'Académie de Médecine dans cet Institut.

Il venait de se marier avec la plus charmante des jeunes filles, celle que beaucoup d'entre nous se rappellent avec émotion et une très respectueuse affection, et dont le père était le professeur Tanon, hygiéniste de grande renommée. Et dans le courant de 1932, il soutint une thèse de 157 pages sur "Les porteurs de germe en vénéréologie".

Son jury était présidé par l'illustre professeur Gougerot, qui avec sa longue barbe et sa stature incarnait la dermatologie d'alors.

Docteur en Médecine, Pierre Durel se dirigea vers une spécialité qui joignait l'intérêt scientifique, le caractère parfois pittoresque, et les problèmes de société : la vénéréologie. De 1932 à 1943, il sera médecin du dispensaire de la Ligue Française contre le Péril

Vénérien, et attaché de consultation et de clinique à l'Hôpital Saint-Louis. Il a vite une notoriété, et en 1937 il est chargé d'un rapport au congrès de pyrétothérapie de New-York.

La guerre arrive, et Pierre Durel devient médecin-consultant de dermato-vénérologie de la VIII^e Armée. La débâcle et l'occupation le ramènent à Paris. Il est toujours resté discret sur cette époque, mais son fils se rappelle une scène significative : voyant passer une batterie allemande, Jacques Durel en admire l'équipement devant son père, qui donne aussitôt au jeune garçon une gifle pour qu'il comprenne... Ce que sa famille se rappelle aussi, car il avait bien fallu que tous se rendent complices, ce sont les parachutistes alliés que Pierre Durel abrita chez lui...

L'après-guerre ramena la vie normale. Une très ancienne institution va devenir pour bien des années, jusqu'à la disparition des bâtiments les plus anciens et de sa vocation particulière, le centre d'action de Pierre Durel, c'est la Maison de Saint-Lazare : médecin de l'Hôpital, chargé du service épidémiologique en 1952, directeur des Laboratoires en 1953, il sera médecin-chef du Dispensaire de Salubrité de Saint-Lazare de 1956 à 1965, et on lui donnera en souvenir une porte antique cloutée de cellule, lors de la démolition de l'ancienne prison de femmes.

Mais il va cumuler alors bien d'autres tâches. En 1952, il est appelé au Conseil d'Hygiène Sociale. A partir de 1956, et c'est pour lui une étape capitale, il entre dans l'équipe de l'Institut Alfred Fournier, fondant et dirigeant le Centre d'Etudes des Urétrites non gonococciques, devenant ensuite secrétaire général de la Ligue Contre le Péril Vénérien, et participant à de multiples enseignements. A la Faculté aussi, il est chargé d'un Cours supérieur de dermato-vénérologie, tandis qu'il prend part au Cours de perfectionnement de la Clinique gynécologique, ainsi qu'aux activités de l'Ecole Nationale de la Santé Publique. Enfin, et voilà encore une fonction essentielle se surajoutant à toutes les autres, de 1944 à 1968 il est directeur des Recherches Thérapeutiques de la Société Spécia-Rhône-Poulenc. Là, ainsi qu'à l'Institut Alfred Fournier et à Saint-Lazare, il a participé à de rigoureux travaux expérimentaux et cliniques qu'il faut citer :

- Il a été l'un des créateurs du traitement de la gale par l'Ascabiol, et les médecins de ma génération s'en souviennent !

- En syphiligraphie, il a introduit le test d'immobilisation des tréponèmes, dit de Nelson, en France ; il a amélioré le test de fixation du complément en présence d'antigène tréponémique ; il a fait progresser l'utilisation de certains dérivés arsenicaux comme les arsénomes.

- Avec Siboulet, il a mis au point le traitement "minute" de la gonococcie par la spiramycine (Rovamycine).

- Dans le domaine des urétrites non gonococciques, il a appliqué à la thérapeutique humaine le pouvoir trichomonocidique, découvert "in vitro" par Cosas et Julou, et "in vivo" par Borel, Siboulet et lui, du metronidazole devenu le "Flagyl" ; et il a montré le rôle pathogène des chlamydiae, alors très controversé.

- Dans un domaine tout différent, il fut avec Mme Courvoisier, Delay et Deniker l'un des réalisateurs de la thérapeutique neuroleptique par le Largactyl ; il prit part aux recherches sur les phénothiazines utilisées comme antiparkinsoniens : il collabora aux travaux permettant d'employer les sulfones dans le traitement de la lèpre.

Cette activité démultipliée en France fut complétée par un important rayonnement à l'Etranger, qu'il importe de préciser :

- Expert de l'O.M.S. de 1955 à 1980, il remplit de nombreuses missions en Afrique et en Asie, en particulier au Tchad en 1962, au Laos en 1971.

- Il fait des cours et des conférences en Amérique latine, au Canada, au Portugal, en Hollande, et des communications dans les congrès internationaux, en particulier à Washington en 1956 où il préside le groupe d'études sur la trichomonase, et il est vice-président de l'Union Internationale contre les Maladies vénériennes et les Tréponématoses.

- Mais c'est sans doute en Angleterre que le normand Pierre Durel fut un messenger efficace de la médecine française : consultant et "honorary visitor" à l'hôpital de Sheffield, il est en 1969 et 1970 lecteur à l'Université de cette ville, et examinateur pour les "venereal diseases" à l'Université de Liverpool, il est nommé "membre honoraire à vie" de la Société Britannique pour l'étude des Maladies Vénériennes, avant d'accéder au titre prestigieux de "Fellow of the Royal Society of Medicine", le seul qu'il aimait joindre à un autre titre bien mérité, celui d'officier de la Légion d'honneur.

Il pouvait ainsi, comme un personnage de Kipling, se targuer d'avoir parcouru aussi bien la campagne anglaise que "les sept mers et les cinq océans", ramenant de partout de beaux échantillons de pierres cristallines qu'il aimait, comme des modèles de cap-horniers évocateurs dont il suivit parfois la trace : l'un de ses derniers voyages, avec Madame Durel, n'a-t-il pas été vers l'Île de Pâques et ses mystérieuses statues ?

Il nous racontait leurs premiers voyages à motocyclette ou en canoë, les randonnées en Andorre, les camps d'éclaireurs qui furent si importants pour lui comme ceux de cheftaines pour sa femme, ceux aussi où notre président Cornet et les Durel furent assaillis de chenilles processionnaires vaincues par la crème de Phénergan...

Ses amis, pour lesquels il était si attentionné, allaient le voir dans cette maison de la rue des Carmes, où le souvenir des Tanon, des Hovelacque, d'une famille exceptionnelle dans le domaine de l'esprit, évoquait un autre temps. Et ceux qui comme moi ont eu la chance de connaître sa maison de granit au bord de l'eau, dans les fleurs, à l'extrême pointe du Cotentin, ne peuvent oublier son regard de marin.

Plus de deux cent cinquante articles d'après son ami Siboulet, onze livres, quatorze directions de thèses, des films d'enseignement, telle fut sa moisson scientifique.

Mais pour nous il fut bien plus : historien de la médecine, il laisse des textes inédits sur Donné, ce grand précurseur de la microscopie, qui l'a toujours fasciné, sur Poivre, l'intendant des Seychelles. Surtout, pour notre revue, il a rédigé des centaines d'analyses de livres ou de thèses, il a corrigé des milliers de pages d'épreuves, et passé combien d'heures à faire en sorte que les auteurs, l'éditeur, les lecteurs enfin soient satisfaits ! Dans ces dernières années, il sortait peu. Tous les mardis, le professeur Rullière me le rappelait, il se rendait comme un écolier consciencieux dans l'ancien pavillon d'anatomie suivre les cours d'Histoire de la Médecine qu'il appréciait profondément. Et il était toujours fidèle, bien entendu, à nos séances.

Le 27 octobre 1990, comme d'habitude, on le vit arriver discrètement. Il partit un peu avant l'heure, nous disant qu'il allait se faire opérer la semaine suivante, et que cela était très bien.

Et le 5 novembre 1990, il s'éteignit doucement.

Que ces quelques pages soient, pour ses enfants, ses petits-enfants qu'il aimait tant, pour tous les siens, la preuve de notre affection et de notre gratitude pour cet homme exemplaire.